

## **Lettre de Gabriel Bounoure à Jean Paulhan, 1928-10-22**

**Auteur : Bounoure, Gabriel (1886-1969)**

### **Transcription**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

### **Citer cette page**

Lettre de Gabriel Bounoure à Jean Paulhan, 1928-10-22, 1928-10-22.  
Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).  
Consulté le 01/09/2024 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/13590>

### **Information sur la lettre**

Date 1928-10-22  
Destinataire Paulhan, Jean (1894-1962)  
Langue Français

### **Informations sur l'édition numérique**

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)  
Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière modification le 28/11/2023



133  
Beirut, 22 octobre 1925

Cher ami

Me voici bien en retard pour vous écrire, pour  
vous remercier. J'ai reçu votre belle étude, — si  
dense et d'une discrétion hautaine et subtile, —  
au moment où je partais pour Damas. Non  
point pour mon plaisir, hélas, mais m'enfoncer  
dans des broussailles budgétaires, me plonger dans  
les comptes de l'Université syrienne. Qui pourrait  
qu'en Orient, dans la ville des Oumayyades, où  
l'on imagine tous les soirs comme à la  
prose de la volupté, je comparais les recettes  
et les dépenses, comme Napoléon en Italie (ce  
rapprochement ne vaut que pour un point!) lisait  
le soir ses états d'effectifs. Vous me plaisez, mais  
m'excusez. J'ai repris pour mon retour à

Beyneth. La plainte de vous parler de  
"Défaut" je le fais avec une vraie joie : tout ce  
que vous écrivez est extrêmement excitant pour  
l'esprit. On ne peut pas vous laisser sans approuver.  
vous ayant lu, on parle indéfiniment de vous  
et de vos idées en soi-même. Vous êtes un  
peu inquietant : votre pas est silencieux et  
décisif, bruyamment serobe : j'aime ce  
qu'il y a de félin dans ces approches glissantes,  
ce geste qui touche une fois l'essentiel et  
s'abstient aussitôt avec une discipline sourde  
et pleine de force. On vous suit et soudain  
vous nous laissez sur une position découverte  
où tout est nouveau pour un neuf regard.  
On se retourne : vous avez ironiquement  
disparu. Votre art - que j'aime pro-  
fondément - est d'établir votre opinion par

[28]  
un déplacement visuel qui tout à coup  
ouvre une perspective. L'admirable est de  
proposer à ce sujet tout ce qui peut ressembler  
à un développement et avec si peu de mots  
s'être si riches et si précis. Votre manière  
est de suggérer, mais je ne sais comment  
vos suggestions valent ses définitions.

Votre idée ne semble très juste et très profonde.  
Est-il rien de plus bête et de plus agaçant  
que cette accusation « rhétorique » lancée d'habi-  
tude aux écrivains les plus vrais et les plus  
sensibles, aux artistes les plus vigoureux (car cela  
s'écrit) par des professeurs qui ne conçoivent  
d'autre vérité que pédagogique, c'est à dire  
qui sont enfoués dans les plus sottes conventions.  
Dans le cas le plus favorable, le critique (souvent  
quel bouffon personnage qu'un critique) est  
l'homme qui rapporte tout à sa vérité

On juge toujours le langage d'un autre par  
relation à sa propre pensée et à son propre  
discours. Vous vous rappelez le dialogue  
Valéry - Lucien Fabre. Valéry lit la phrase de  
Pascal : « le silence éternel ... Il n'entend  
là que le son orne de l'empire ». Mais Lucien  
Fabre sans la même phrase voit réunis les  
mots les plus simples, les plus précis, les plus  
éloignés de toute pensée de tintamarre : il  
discerne même dans cette bouche amère  
et savante l'inséparabilité de l'accent auvergnat.  
Il est évident que c'est Fabre qui a raison  
le reproche de Valéry signifie tout simplement  
que les mots de Pascal ne courraient pas  
à la pensée valéryenne. On le savait un peu.  
Pascal s'empare des mots d'une telle prise sous  
sa main qu'ils ne peuvent plus entrer dans d'autres  
alliances que celles qu'il leur a imposées.

Pour moi, je crois que tout acte positif de création littéraire est un acte synthétique où la pulchritudo vaga résultant des combinaisons de mots et de syllabes se mêle toujours à la pulchritudo adhaerens résultant de la fidélité du rendu. Tandis que moi ces termes un peu pédantes que, mais comme moi et qui vont vite. Or le critique est le plus souvent un pur analyste, s'attachant à juger la pulchritudo adhaerens, parce que l'autre échappe à ses grossières et par un grossier pressuppose l'absolu et se realigme. Et puis le critique est celui qui regarde l'œuvre en tournant la lunette. L'artiste et lui ne peuvent jamais s'entendre.

Je soupçonne aussi que la vraie définition de critique est la suivante : le critique est l'homme qui ne lit pas, persuadé qu'il n'a pas besoin de lire pour juger. Et ne lisant pas il s'arroge à

bon marche cette supériorité de se mouvoir  
l'entrainement du langage, la maîtrise de  
l'écrivain qui s'est laissé piper aux mots. Un  
liseur, c'est Montaigne. Un critique, c'est  
Taine.

On m'objectera la critique qui ne juge pas  
mais s'efforce seulement de comprendre (Non se  
... sed intelligere) Mais celui là n'est pas plus  
intelligent que l'autre : sous prétexte de  
mettre l'œuvre dans sa lumière, dans son  
encadrement, il dissipe toute l'intensité  
de l'œuvre en facteurs extérieurs : la race, le  
milieu, le moment, la sociologie, toute les  
valeurs et les puissances individuelles et sociales  
en extérieur.

Vous voyez une distinction d'une rare finesse  
quand vous voyez qu'on peut entendre un  
livre tantôt comme langage, tantôt comme  
pensée. Il est vrai qu'en un sens le discours  
exclut la pensée et la pensée exclut le discours ;

[28]  
mais ce sont là de limites, l'art est également  
éloigné de l'automatisme verbal et de la pensée sans  
signes. Cette distinction toute fois est presque inévitable,  
parce que de la pensée d'un artiste, nous voyons  
d'abord des signes et beaucoup de lecteurs ne  
vont pas plus loin. Le grand écrivain est celui  
précisément qui sait empêcher son lecteur de  
faire cette coupure et son vrai critique est  
l'homme qui comprend le langage <sup>intériorité</sup> comme pensée.  
L'écrivain de génie est tel qu'on ne peut penser  
la pensée qu'avec les mots dont il s'est servi et  
auxquels il a su donner une abondance et  
soignée inépuisable. Sa pensée, toute ses  
signes qui la manifestent se font comme une  
ombre et servent la pensée de tout le monde. Alors  
le critique triomphe. Ainsi par cette distinction  
on peut réduire les plus grands à la pure  
apparence, c'est à dire à la rhétorique. Montaigne  
est un rhéteur pour Marphurinus, Pascal est un  
rhéteur pour Diapirus, Fénelon est un rhéteur

pour Macroton. Si c'est vrai que le grand  
écrivain repousse cette sensation, il ne la repousse  
que pour ceux qui sont capables de sa vérité. Pour  
les autres, c'est un assemblage de phrases. Shakespeare  
voit la vérité de Montaigne, mais non Faguet.  
Platon qui a tant dénoncé la "flatterie" de  
la rhétorique est un dieu pour Louis Veuillot.  
C'est aussi comique que les unions nouées par  
le hasard entre les hommes et les femmes : le  
grand artiste trouvant son critique c'est aussi  
rare qu'un bon mariage.

La vérité et la beauté des œuvres ne sont  
pas choses faites, mais toujours à faire. La  
critique fait enfuir toutes les idées et toutes  
les vérités sublimes ou délicates. Il est vrai  
cependant qu'il y a une vérité et une  
fausseté du langage. Il est vrai qu'il y a  
des signes derrière lesquels il n'est point  
de pensée. Mais la critique se figure que cette  
fausseté est un absolu : comme le dit



Spéciosa de l'erreur, la fausseté littéraire n'est rien de positif, il n'y a de fausseté littéraire que par rapport à une vérité littéraire. Vous avez montré cela d'une façon si vraie et si sûre et qui s'imposera : la rélativité inhérente à cette accusation de rhétorique oblige l'accusateur à définir son centre de référence. Il ne doit point s'y dérober : vous l'avez mis au pied du mur. Tous les fameux censeurs n'ont rien fait tant qu'ils n'ont point fait accepter leur étalon. Qu'ils montrent d'abord cette vérité qui est le rapport de la puissance de l'homme avec moyen de l'auteur.

Écoutez moi s'être si barbant ; mais votre étude m'a entraîné sans en réflexion sans fin. Je la trouve très forte et très belle. Je me donne le plaisir de relire le "Départ" rien

que pour jouir de cet effet romanesque  
par lequel c'est la boutique tout à coup  
qui se trouve agrandie sur le banc des prévenus.  
Il y a là, dans un monde purement idéal,  
un effet de comédie très fin et que j'aime  
extrêmement. Le juge uniquement ne se  
voit plus sur son siège, mais entre deux  
gendarmes et somme de donner ses  
noms et prénoms.

J'attends avec impatience la suite  
que vous nous promettez

Je suis très heureux que vous ayez goûté  
les pages que j'ai consacrées au Japon dans l'un  
de mes romans. Je cours volontiers à quelques  
coupsures, ayant eu l'impression qu'il y  
avait ça et là quelques redites; mais

J'ai passé un été si chargé de séries multiples,  
que je n'ai pas eu le temps de faire court. Je vous  
suis très reconnaissant de bien vouloir prendre  
la peine de m'indiquer à qui peut et doit  
disparaître.

Plus je lis Fargue, plus j'admire cette sensibi-  
lité merveilleuse. C'est le don de, sous et le  
suprême cadeau des Muses. C'est par cette  
sensibilité qu'il est tout ce qu'il est, qu'il  
est intelligent, unificateur, artiste. C'est le  
fonctionnement de ces seuls organes de son  
censorium.

En cours cette longue lettre, bien interrompue  
j'en ai pour et que je redoute de relire. Vous  
avez passé de belles vacances parmi la flore  
uruguayenne de Port. Gros, admirant les  
geckos et les caméléons. Pendant l'été syrien  
tout disparaît sous une poussière viveuse, la

ceindre de Nabuchodonosor et du Temple de  
Jerusalem, celle qui moule le bijou perdu  
de l'antique Palmyre. Heureusement la  
mer est là et ce qu'il y a de sacré dans  
tout plonge dans la mer

Je songe à votre demande relative à Eluard.

Sans vous que je ne suis aucunement en correspon-  
dance avec le poète en Personne d'une Vie. Parlez

vous que je puisse lui écrire pour lui demander  
ce que vous souhaitez. Il doit trouver, j'imagine,

que j'ai jamais beaucoup trop vu de la surface,  
une poésie issue du plus profond de l'Existence. Mais

si vous estimez que ma demande a chance d'être  
accueillie, je lui écrirai bien volontiers. Il ne

faudra dire que rien dans ma lettre ne lui donnerait  
à penser que vous aviez formé ce vœu.

Repondez moi la s'il vous plaît.

Croyez, chers amis, à mes très cordiales amitiés  
et acceptez mes bien vifs remerciements

Y. J. W.

Je voudrais être une note sur Hopmann - Essayé moi en espérant que j'ai écrit  
il me semble en la réponse plusieurs conclusions à faire